

Les morts de la Retirada (1939-2019) : projet de recherche

Bruno Bertherat, Isabelle Renaudet

▶ **To cite this version:**

Bruno Bertherat, Isabelle Renaudet. Les morts de la Retirada (1939-2019) : projet de recherche. 80 ans après " La Retirada ". L'exil républicain en France : théâtre, culture et engagement, 2021. hal-03559871

HAL Id: hal-03559871
https://amu.hal.science/hal-03559871

Submitted on 12 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Hypotheses

OpenEdition Search

Les morts de la Retirada (1939-2019) : projet de recherche

Version 2-février 2022

Si les morts de la Retirada devaient se résumer à un symbole, toujours vivant aujourd'hui, ce serait celui de la tombe du poète Antonio Machado située dans le cimetière ancien de Collioure, petite cité balnéaire des Pyrénées-Orientales non loin de la frontière espagnole.



Tombe d'Antonio Machado et de sa mère. Photographie de Bruno Bertherat (2 mars 2021). Voir en annexe, document 1.

La tombe de Machado est l'arbre qui cache la forêt des morts de la Retirada et la laisse deviner en même temps en raison des usages qu'elle suscite. C'est cette forêt des morts qui est au cœur de ce projet et auquel fait écho l'actualité des migrants fuyant les conflits, comme l'image célèbre du petit enfant syrien mort noyé sur les côtes turques en septembre 2015. Pourtant, les images iconiques de la Retirada ne sont généralement pas associées à la mort, mais plutôt aux cortèges de dizaines de milliers d'Espagnols épuisés progressant sur les routes du sud de la France. Si la guerre d'Espagne est associée à la mort et aux massacres, la Retirada l'est plutôt à l'errance et au déracinement, qui sont d'autres formes de souffrance, reléguant la mort à un arrière-plan.

Ce projet s'inscrit donc dans un angle mort de la recherche historique sur la Retirada[1]. Il se trouve au croisement de deux immenses champs historiographiques. Celui de la Guerre civile d'abord[2], dont le prolongement français de la Retirada est de plus en plus étudié depuis les années 1980-1990[3]. Celui des massacres de masse et des génocides qui ont caractérisé le XX^{e} siècle ensuite, pour une mise en perspective[4]. Par l'approche choisie, nous nous situons dans une histoire de la mort, attentive au traitement matériel et symbolique du cadavre. Ses origines pour l'époque contemporaine remontent aux travaux de Philippe Ariès et Michel Vovelle et elle s'est structurée depuis autour des travaux de Régis Bertrand et d'une école aixoise de la mort aux ramifications avignonnaises dont nous faisons partie[5]. C'est un projet d'anthropologie historique que nous menons et qui fait le choix de la longue durée, car seule la longue durée peut rendre compte pleinement de cette vie posthume des morts et de l'entrecroisement des temporalités.

Il s'agit dès lors de préciser notre approche et les sources que nous avons commencé d'utiliser et que nous comptons développer.

1) Approche

C'est par la plus célèbre des tombes d'exilés, celle de Machado, que nous avons commencé notre propos parce que c'est par elle que nous avons commencé notre recherche. Elle nous servira de fil rouge.

Zone, période et populations étudiées

La localisation dans le cimetière de Collioure de la tombe du poète nous a incités à délimiter l'espace de la recherche au département des Pyrénées-Orientales, dans un premier temps du moins. Le choix de circonscrire l'étude à cette aire géographique résulte également de deux données : les Pyrénées-Orientales ayant été le premier réceptacle du flux de réfugiés qui fuient l'Espagne, ce département constitue un terrain incontournable ; sa double vocation de lieu de franchissement de la frontière et d'internement, et parfois d'accueil, permet de saisir la pluralité des configurations dans lesquelles les réfugiés ont pu trouver la mort : lors de leur fuite, sur le chemin de l'exode ; dans les divers lieux[6] où ils sont hébergés ou hospitalisés ; dans les camps d'internement ou de concentration, situés sur la côte ou à l'intérieur des terres, enfin. Les morts de la Retirada s'inscrivent donc dans une géographie spécifique, faite de points de passage, de routes et de lieux dont les camps sont les plus célèbres.

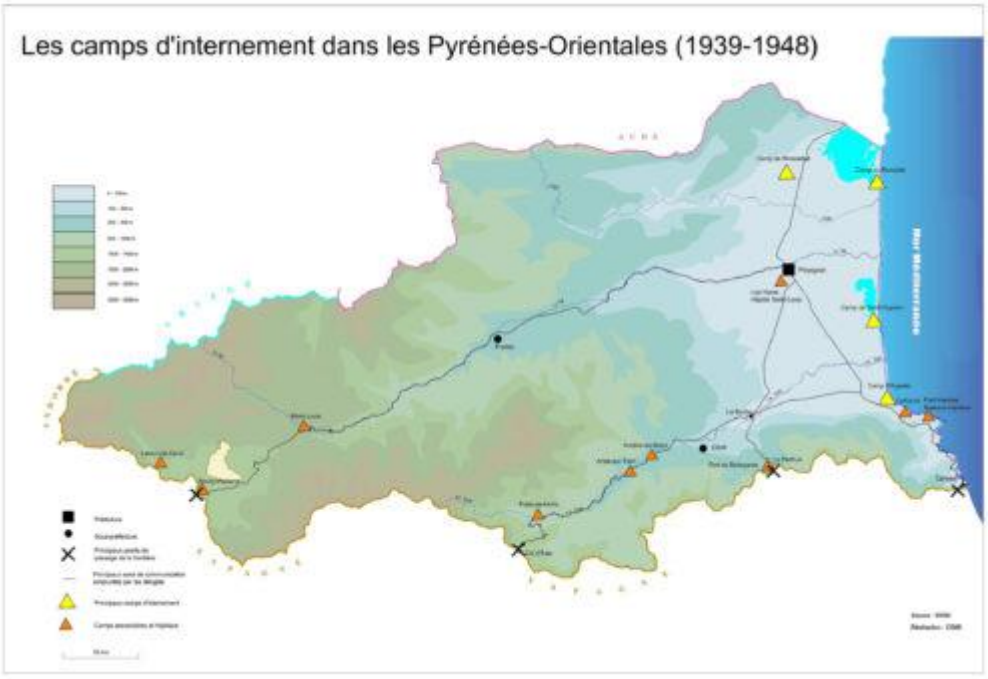


Image créditée par le Conseil départemental des Pyrénées-Orientales. Archives départementales des Pyrénées-Orientales. Voir en annexe, document 2.

La date de la mort de Machado, le 22 février 1939, renvoie logiquement à la première période chronologique que nous avons choisie, celle du temps des morts. Elle commence le 28 janvier 1939, date à partir de laquelle les réfugiés sont accueillis sur le territoire français et prend fin à ce stade de notre réflexion le 1er septembre 1939, date à laquelle la France entre en guerre contre l'Allemagne,

initiant une nouvelle phase de son histoire. Cette délimitation est étroitement articulée à notre objet, qui se veut autonome par rapport aux césures de l'histoire politique espagnole. Ainsi, nous ne considérons pas comme un *terminus ad quem* la victoire nationaliste qui provoque la fermeture de la frontière en février. De même, dans la mesure où notre objet de recherche ne prétend pas constituer une énième contribution à l'histoire de l'exil républicain espagnol envisagé dans la longue durée ni se confondre avec l'histoire des camps d'internement en France déjà bien documentée[7], poursuivre l'étude au-delà de l'entrée en guerre de la France et de sa défaite en juin 1940 ne s'impose pas. En se centrant sur les quelques mois de l'année 1939 qui vont de janvier à début septembre 1939, on entend éclairer une série de situations permettant d'interroger le sort réservé au corps mort dans le cadre de migrations forcées engendrées par un contexte de guerre et de l'internement réservé aux réfugiés. Cette séquence a donc été identifiée comme une période singulière par rapport aux événements auxquels elle se rattache. Ces événements se rapportent en premier lieu aux vagues migratoires antérieures[8] que l'épisode de la Retirada surclasse par son ampleur et sa portée historique ; ils mettent également en jeu le conflit qui provoque l'exode des républicains vers la France. La Retirada permet en effet de saisir une mortalité autre, qui se joue aux marges de la guerre, en dehors du front ou de la violence politique de l'arrière, mais relevant bien d'une situation d'anomie mortuaire. L'intérêt de la séquence qu'on a délimitée est enfin qu'elle donne matière à l'analyse de morts individuelles, d'illustres républicains, comme à celles d'anonymes. En ce sens, et pour en revenir à Machado, son décès invite à explorer les autres morts que sa tombe a eu tendance à masquer.

Quantifier ces autres morts constitue un exercice complexe pour l'historien. Non pas qu'il n'y soit pas fait allusion dans les sources. Leur ombre portée est au contraire un motif récurrent du récit de l'exode. Le témoignage de Pierre Izard en offre ainsi un exemple[9]. Décrivant en 1974 le flux des réfugiés déferlant sur Argelès-sur-Mer lors des premiers jours de février 1939, celui qui est à l'époque premier adjoint au maire, associe l'exil à la mort dans son discours (en annexe, document 3). Aux mêmes dates, l'indétermination concernant le nombre de morts domine également l'article consacré par le correspondant de *L'Indépendant* le 2 février 1939[10] aux réfugiés qui arrivent en France par Saint-Laurens-de-Cerdans, sur l'extrême frontière franco-espagnole des Pyrénées-Orientales (en annexe, document 4). La situation d'anomie mortuaire caractérisant l'exode fait donc de ces morts anonymes une figure familière des récits. À l'inverse, la ligne

de défense consistant à minimiser le nombre de morts dans les camps de concentration, pour parer aux critiques, ne contribue pas à faciliter l'enquête. Le 16 février 1939, le quotidien *La Dépêche* dont les liens avec la famille Sarraut sont bien connus[11], conteste les « exagérations » publiées sur les camps (en annexe, document 5). De l'invisibilisation des corps abandonnés sur les routes de l'exil aux querelles de chiffres sur les décès, comptabiliser les morts de la Retirada est donc une tâche ardue. S'ajoute une autre difficulté qui consiste à envisager le nombre de victimes dans la perspective d'une histoire de plus longue durée, qui embrasse l'internement espagnol, engendré par la Retirada, et la période de la Seconde Guerre mondiale[12]. Un premier bilan global sous la forme d'une base de données a été produit récemment en Catalogne par une équipe de chercheurs dans le cadre du programme *Cost humà de la Guerra Civil* initié par la Direction générale de la Mémoire démocratique. Il fait état de 1 153 morts dans le département des Pyrénées-Orientales en 1939 (dont quelques cas en 1940)[13].

Le traitement des corps

Le traitement des corps est l'autre grande question posée par notre approche. Le destin du corps de Machado est une nouvelle fois un bon point de départ de la réflexion. Bien que le poète meure loin de chez lui, il ne se trouve pas alors dans un camp et son corps est réintégré dans une norme funéraire, puisqu'il est enterré dans le cimetière municipal le 23 février 1939, dans une niche appartenant à une famille colliourencque (les Py-Deboher) qui avait proposé d'héberger son corps[14], lui évitant ainsi l'inhumation gratuite en terrain commun. Il bénéficie en outre de véritables funérailles et des honneurs lui sont rendus. D'autres morts de la Retirada, moins connus, ont suivi un destin similaire et, à défaut d'avoir eu des funérailles, ont bénéficié d'une inhumation, au moins dans le terrain commun, celui des inhumations gratuites. Le récit recueilli en 2003 par l'association catalane *Els Marxaires de Mataró* d'une habitante du village de Lamanère, Francine Mach, qui avait 8 ans en 1939, révèle ainsi le décès d'un réfugié durant les premiers jours de février, mort au Pla de Coma, que les hommes de la petite localité « se sont chargés d'aller recueillir » afin de « lui donner une sépulture au cimetière »[15].

Mais le traitement des morts de la Retirada a surtout une dimension anomique, qui contraste avec la mort de Machado, les morts des hôpitaux constituant un

entre-deux. Les modalités de l'exode favorisent en effet les sépultures d'urgence où l'on enterre à la va-vite les dépouilles de ceux qui décèdent en chemin. Les rites funéraires, quand ils ont lieu, se trouvent réduits à leur plus simple expression, le traçage du devenir des dépouilles est rendu quasiment impossible, aucun relevé n'étant établi pour ce qui concerne la localisation des sépultures qui accueillent les morts. Cette situation se retrouve des deux côtés de la frontière, la différence étant que côté français il n'y a pas eu *a priori* de volonté d'effacement de la trace physique des morts contrairement au traitement réservé aux corps des ennemis côté espagnol, notamment par les nationalistes durant la Guerre civile. Enfin, il y a le traitement des morts des camps de concentration, notamment ceux le long des côtes. Celui d'Argelès-sur-Mer par exemple disposait d'un cimetière spécifique[16].

Attentive aux lieux où les corps reposent, notre enquête le sera aussi au traitement qu'ils reçoivent de la part des acteurs, quels qu'ils soient. La mort des exilés pose des questions d'ordre public et d'hygiène, d'autant plus qu'elle touche une population très importante et que, dans les camps, la mortalité est importante. Elle suscite par conséquent l'intervention des autorités locales, des municipalités qui ont la charge des cimetières bien sûr, mais aussi de l'État, qui s'occupe des camps, et de ses représentants que sont les gendarmes. Outre ces acteurs institutionnels, se pose la question du rôle des médecins vérificateurs de décès, des entrepreneurs de pompes funèbres et de tous les métiers liés aux funérailles et aux cimetières, des particuliers, voire des exilés eux-mêmes, de toutes les personnes enfin qui ont été témoins d'une manière ou d'une autre de ces processus dramatiques. La question des acteurs impliqués dans le traitement des corps morts est donc centrale dans notre enquête, et ce doublement : éclairer les gestes déployés autour du cadavre en situation d'anomie mortuaire est un de nos objectifs ; exploiter la parole des survivants s'inscrit également dans notre proposition de recherche, comme y invite l'importance acquise pour le XX^{e} siècle par la valeur testimoniale du récit qui consacre « l'ère du témoin »[17].

La dimension mémorielle

Toutefois dans le processus que nous décrivons l'inhumation n'est pas une fin, comme l'atteste le destin de Machado. L'écrivain est en effet ré-inhumé le 16 juillet 1958 dans une sépulture, située à l'entrée du cimetière et offerte

immédiatement au regard, où il repose depuis aux côtés de sa mère, morte trois jours après lui, le 25 février 1939. Cette réinhumation est le résultat de l'action entreprise par l'association des Amis d'Antonio Machado. Depuis cette date, sa tombe était devenue l'un des lieux de mémoire de la Retirada, alors que dans le même temps s'effaçaient progressivement les traces de la Retirada dans le paysage, comme le soulignait Jorge Semprún dans un documentaire de 1972 : « Barcarès, Saint-Cyprien, Argelès-sur-Mer, ce sont des noms de lieux de vacances. Dans la mémoire espagnole, ce sont des noms de camps de concentration »[18]. Il est vrai que la situation a évolué depuis.

La dimension mémorielle des morts de la Retirada implique par conséquent l'extension chronologique de notre sujet jusqu'à aujourd'hui. Sous l'impulsion de la Fondation Antonio Machado, qui prend le relais en 1977 de l'association des Amis d'Antonio Machado[19], la tombe du poète est pourvue d'une boîte aux lettres incitant aux témoignages. Elle est en outre régulièrement couverte d'hommages de toutes sortes. Les pratiques et les usages suscités par les tombes nous importent autant que les tombes elles-mêmes. La Retirada est devenue aujourd'hui un enjeu de mémoire en France et en Espagne avec des configurations qui ne sont pas les mêmes des deux côtés de la frontière[20]. L'époque actuelle est marquée par l'essor de musées-mémoriaux, notamment sur l'emplacement des lieux d'internement, tel celui de Rivesaltes inauguré en 2015 et dont la conception est due à un architecte célèbre, signe de l'intérêt suscité par les lieux[21]. Se dessine alors une nouvelle carte des Pyrénées-Orientales qui fait coexister les deux mémoires, celle de l'hédonisme touristique et celle de la Retirada (et au-delà de la Guerre civile). Cette mémoire est un objet d'histoire[22].

Mais la grande histoire de la Retirada doit être aussi combinée avec celle des anonymes, des proches et des descendants des morts de la Retirada, que le regain mémoriel récent a remis à l'honneur. C'est une histoire par le bas qu'il faut ici essayer de pratiquer. Comment les proches ont-ils vécu cette mort ? Qu'en ont-ils su et qu'en ont-ils fait dans la longue durée ? Y a-t-il des pratiques funéraires et mémorielles spécifiques ? Quelle a été la temporalité du souvenir et de son envers, l'oubli ? Dans cette histoire de l'intime, les silences occupent une place aussi essentielle que complexe à étudier, de même que les effets de génération : on oppose souvent la génération de ceux qui ont vécu la guerre à celles de leurs descendants. Et il serait intéressant de croiser ces mémoires de l'intime avec les enjeux de mémoire décrits précédemment[23].

Dans ces conditions, sur quelles sources peut s'appuyer l'historien dans sa démarche ?

2) Sources

Les sources à mobiliser sur un tel sujet sont à la fois nombreuses et clairsemées, montrant la difficulté du travail à mener. En outre, sur le plan méthodologique, la question des sources ne saurait être séparée de la nécessité d'une approche pluridisciplinaire.

Les archives

Ce sont d'abord les Archives départementales des Pyrénées-Orientales. Elles contiennent notamment les échanges entre le préfet et l'État, les archives des camps, qui conservent les listes des internés et des décédés (mais ne disent rien du devenir des corps) et les archives hospitalières comme celles de l'hôpital Saint-Louis de Perpignan. Abritant une ancienne école, ce bâtiment est reconverti en hôpital militaire dès la Première Guerre mondiale pour répondre à la mise en place « d'un gouvernement des hommes et des territoires sous la contrainte d'une guerre totale »[24]. La situation d'urgence sanitaire provoquée par la Retirada en fait la structure idoine pour accueillir les malades et les blessés que les hôpitaux des camps ne peuvent traiter. L'inventaire de la série W (État des fonds de guerre, 1939-1945) des Archives départementales des Pyrénées-Orientales mentionne « plus de 6 000 internés [qui] ont été admis à l'ancien hôpital militaire Saint-Louis » entre 1939 et 1944. Les fonds consultables contiennent notamment le fichier nominatif des hospitalisés et des décédés de cet hôpital. Le fichier des décédés, classé par ordre alphabétique[25], constitue une source précieuse. Le principe de classement retenu semble avoir été à l'origine l'ordre des décès des malades entrés dans le service puisque chaque fiche est numérotée par ordre d'ancienneté. Pour l'année 1939 qui nous intéresse, les rubriques renseignées contiennent le nom et le prénom du patient, sa date et son lieu de naissance, l'identité de ses parents, le domicile en Espagne, la date d'entrée à l'hôpital accompagnée du diagnostic et du lieu de provenance, la date de décès et sa cause, suivie d'observations éventuelles (en annexe, document 6). Une comptabilité précise reste à faire permettant de démêler la nationalité « des 800

internés décédés dans cet hôpital », chiffre mentionné dans l'inventaire de la série W cité plus haut, et à documenter les périodes de surmortalité notamment entre les mois de février et mars 1939. Au-delà de la documentation des Archives départementales, les archives municipales conservent également les registres de décès, comme celui de Machado à Collioure[26]. La Retirada a laissé en outre des traces dans les délibérations des conseils municipaux comme à Prats-de-Mollo[27].

Quant aux registres d'inhumation, quand ils existent, ils se trouvent soit aux archives municipales, soit dans les conservations des cimetières eux-mêmes. Le fichier des décédés de l'hôpital Saint-Louis, mentionné plus haut, permet parfois de faire le lien entre sources hospitalières et sources funéraires. La fiche personnelle de Lázaro Roldán Tomás, entré à l'hôpital le 27 février 1941, en provenance du camp d'Argelès, et mort le 25 juin de la même année, mentionne ainsi le numéro de son enterrement (827) correspondant sans doute au registre des inhumations du cimetière municipal de Perpignan ainsi que la date à laquelle il a été inhumé (le 27 juin 1941 à 15h)[28]. Ces données valables pour 1941 sont malheureusement absentes dans les fiches concernant l'année 1939, rendant plus complexe l'enquête à mener.

Parmi les autres fonds, figurent ceux du Service historique de la Défense, qui conservent les archives des gendarmes, dont celles concernant la Retirada, même si les premiers sondages effectués se sont révélés décevants[29]. Les archives d'associations sont en revanche plus prometteuses, en premier lieu celles de la Fondation Antonio Machado, qui récupèrent les lettres déposées dans la boîte aux lettres évoquée précédemment et déposées depuis peu à la Médiathèque de Collioure. La Fondation collabore avec l'équipe dirigée par l'historienne Verónica Sierra Blas qui analyse depuis des années ces lettres qui font entendre entre autres la parole des enfants[30]. Ce panel est complété par les fonds des organisations humanitaires présentes dans les camps, les archives du Secours suisse par exemple conservées en partie aux Archives fédérales de Berne. Les sources issues des entreprises des pompes funèbres restent enfin à explorer, si tant est qu'elles aient été conservées.

Des sources publiées aux sources numériques

Très diversifiées, elles composent un autre volet du corpus. Certaines ont déjà été évoquées dans la première partie de cette contribution. La presse est bien évidemment une source importante, qu'elle soit nationale ou locale. En tant qu'observateur implanté sur le terrain, *L'Indépendant* est une mine du point de vue informatif. Envisager les médias écrits dans leur diversité politique est une nécessité pour saisir les perceptions de la Retirada dans le contexte très troublé de la fin des années 1930 en France où la guerre en Espagne suscite de violents débats. Elle l'est aussi pour saisir les situations qu'elle a engendrées dans la longue durée, sur le modèle de l'article du *Figaro littéraire* du 12 octobre 1957 écrit par le secrétaire des Amis d'Antonio Machado sur « le poète sans tombe »[31], qui donne un premier écho médiatique à la reconnaissance mémorielle de l'écrivain. Les nombreux témoignages sur la Retirada sont également à mobiliser. Ainsi, celui de l'écrivain Álvaro de Orriols dans son récit *Les feux du Perthus*, qui illustre bien le contexte d'anomie mortuaire dans un épisode survenu à La Jonquera le 4 février 1939 (en annexe, document 7). On espère trouver des témoignages du même genre côté français.

Inscrite dans une histoire du temps présent pour les générations dont les parents ou grands-parents ont vécu la Retirada, notre recherche ouvre également sur un corpus de sources orales à rassembler (en mobilisant l'existant) ou à constituer (à créer à partir d'un questionnaire). Le recours à l'enquête orale s'avère en effet indispensable pour tenter de localiser les tombes disséminées sur les chemins de l'exode, pour connaître les pratiques concrètes d'inhumation ou la mémoire des morts dans les familles issues de l'exil. Cette partie de l'enquête n'est pas sans poser problème compte tenu du temps écoulé et des enjeux mémoriels du sujet. Les premières démarches entreprises auprès des populations locales ont confirmé de ce point de vue ce que l'historiographie a déjà mis en évidence : le silence des acteurs locaux face à une page sombre de l'histoire des Pyrénées-Orientales tombée volontairement dans l'oubli. Précisons que nous incluons dans le champ de l'histoire orale les rumeurs : celles-ci font partie intégrante de la mémoire des morts de la Retirada.

Les fictions sont une autre source importante, quelle que soit la période, y compris jusqu'à nos jours puisque nous avons fait le choix de la longue durée. Ce sont les romans en premier lieu, mais aussi la poésie et le théâtre. Parmi ces fictions nombreuses sur la Retirada, combien abordent le thème des morts et de leur traitement ? Dans le domaine de la littérature, il faut élargir la perspective

aux aspects métaphysiques, métaphoriques. Ainsi, le thème de l'absence, de la disparition, de la figure du fantôme pourrait rentrer dans l'imaginaire propre aux traumatismes liés à une guerre ou à une guerre civile[32]. La littérature étant un thème très vaste, il faudra se rapprocher des spécialistes, notamment concernant la dernière thématique.

Enfin, l'iconographie et le numérique ne seront pas négligés. Il y a bien sûr la photographie dans le cadre du photojournalisme qui a connu son heure de gloire pendant la Guerre civile et la Retirada que des publications ont fait redécouvrir[33]. On a évoqué dans l'introduction l'ambiguïté de ces sources qui ne font pas de la mort un de leurs sujets de prédilection, sauf pour ce qui est des funérailles de Machado. Il nous faudra donc interroger autrement ces photographies en débusquant des indices et des seconds plans. On pourra poser la même question pour les dessins, notamment ceux décrivant la vie dans les camps (François Miro, Josep Bartolí par exemple), dont les bandes-dessinées contemporaines sont une extension mémorielle[34]. Ajoutons à ce panel, les sources audiovisuelles, tel le documentaire de Jorge Semprún de 1972 auquel fait écho celui de José Luis Peñafuerte, *Los caminos de la memoria,* qui date de 2009 et reprend d'ailleurs des images du film de Semprún, et d'autres œuvres plus ou moins récentes[35]. Quant au numérique et à Internet, ils sont pour nous une ressource à part entière, bien qu'apparus après la Retirada. Même si elles posent des problèmes méthodologiques spécifiques[36], on peut difficilement envisager de faire l'économie des sources du web sur un tel sujet[37].

Les sources matérielles et archéologiques

Le tombeau de Machado nous servira une dernière fois pour évoquer ces sources, car il condense le questionnement sur les traces des morts de la Retirada que nous devons appliquer à l'ensemble du territoire étudié. Ce questionnement invite au croisement entre l'archéologie et l'histoire, où plutôt à une lecture historienne de l'archéologie. Que peut apporter l'archéologie à une étude historique sur les morts, *a fortiori* à l'époque contemporaine, alors que l'archéologie est traditionnellement associée aux temps anciens ? Depuis quelques années, ce paradoxe n'en est plus un, puisque l'archéologie du funéraire s'étend à l'époque contemporaine, en particulier aux contextes de crise que sont les guerres

interétatiques ou civiles et les massacres de masse[38]. Il y a deux pistes possibles et complémentaires qui s'ouvrent à nous en ce domaine.

La première, c'est la possibilité de fouilles dans le but de comprendre les causes de la mort et surtout le traitement des corps. Celles-ci existent depuis plusieurs années en Espagne pour les charniers de la Guerre civile et du franquisme dans le but de documenter les massacres de masse commis notamment contre les républicains. Une cartographie a même été établie et publicisée par le autorités espagnoles[39]. Le contexte en France est bien sûr différent. Pour autant, des fouilles pourraient être organisées sur des sépultures d'urgence dans les camps et sur les chemins de la Retirada, avec comme préalable pour ces dernières un travail de localisation, car pour l'instant nous n'en connaissons aucune de manière certaine. Il faudra tenir compte aussi des contraintes légales qui rendent les fouilles impossibles : les tombeaux des cimetières en activité ou des cimetières-mémoriaux, comme celui des Espagnols à Argelès.

La seconde piste est une archéologie des usages. Elle est basée non pas sur la fouille mais sur l'observation et la documentation des usages, notamment funéraires. Cette approche a été pratiquée il y a plusieurs décennies par Michel Vovelle et Régis Bertrand dans les cimetières provençaux pour mieux en décrire le paysage et son évolution[40] dans le contexte d'un culte des morts promu par le XIX^{e} siècle, y compris pour les morts de la guerre[41]. Car les historiens tentent eux aussi de « faire parler les choses muettes » pour reprendre l'expression de Lucien Febvre[42]. Cette approche a été théorisée par les archéologues Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut au sein du Centre d'archéologie générale de l'université Paris IV et de sa revue *RAMAGE*[43]. La tombe de Machado, vouée à un véritable culte civique et mémoriel, se prête évidemment à cette approche, tant les traces qu'il suscite sont aujourd'hui abondantes. Mais cette approche est aussi valable pour les autres tombes des morts de la Retirada, dont la plupart sont aujourd'hui oubliées, abandonnées, ce qui pose le problème difficile de la recherche de ces traces fragiles sur les tombes elles-mêmes, mais aussi dans le passé par le biais de sources multiples et parfois périphériques. Pour l'historien de la mort, l'enquête de terrain est le complément indispensable du travail dans les archives et des bibliothèques, tout comme le dialogue avec les autres disciplines des sciences humaines et sociales.

En conclusion, le projet sur les morts de la Retirada ouvre sur un vaste chantier, car il faut à la fois analyser le territoire et la temporalité des morts qui se construisent dans l'interaction avec les vivants qui ne sont pas seulement les survivants de la Retirada. 2019 ne marque d'ailleurs pas pour nous une clôture chronologique, même si elle pèse plus lourd en raison de la célébration du 80e anniversaire. Vaste, parce qu'il invite à quitter Machado (quitte bien sûr à y revenir) pour aller vers les anonymes. Vaste enfin, parce que les imaginaires sont aussi importants pour nous que les faits concrets et que leur combinaison est un des enjeux de notre travail.

Ce chantier est d'autant plus complexe qu'il s'inscrit dans le contexte d'un « passé qui ne passe pas » pour reprendre l'expression de l'historien Henry Rousso à propos de Vichy[44] ou du moins dans un passé marqué par des blocages, des évolutions et des tensions, qui sont un objet d'histoire à part entière, mais dont nous devons tenir compte pour avancer dans notre recherche. Par conséquent, nous espérons que notre présentation aura des échos positifs et suscitera des témoignages. Car l'enjeu principal de notre projet est bien là : essayer de dépasser et d'analyser tout à la fois les joutes mémorielles et la profondeur des silences.

Citer cet article : Bruno Bertherat et Isabelle Renaudet, "Les morts de la Retirada (1939-2019) : projet de recherche," in *Les Éditions Universitaires d'Avignon : carnet de recherche*, 1 décembre 2021, https://eua.hypotheses.org/5607.

Annexe

Document 1. Tombe d'Antonio Machado et de sa mère.

Photographie de Bruno Bertherat (2 mars 2021).

La boîte aux lettres est située à droite ; à gauche, la plaque du gouvernement espagnol posée à l'occasion de la venue du Premier ministre, Pedro Sánchez, le 24 février 2019.

Avec l'aimable autorisation de la Fondation Antonio Machado.

Document 2. Les camps d'internement dans les Pyrénées-Orientales (1939-1948).

Carte extraite de Magali Rieu, Christine Langé (dir.), *Enllà de la pàtria. Au-delà de la patrie : exil et internement en Roussillon (1939-1948)*, *catalogue des sources iconographiques sur la Retirada et les camps*, Canet, Trabucaire/Archives Départementales des Pyrénées-Orientales, 2011, p. 16.

Image créditée par le Conseil départemental des Pyrénées-Orientales. Archives départementales des Pyrénées-Orientales.

Document 3. Un témoignage de 1974 : Pierre Izard (1909-1993), premier adjoint à la mairie d'Argelès-sur-Mer en 1939

« Des familles se disloquaient en mettant les pieds sur la terre hospitalière. On tentait de diriger les femmes vers des camps spéciaux. Des enfants s'égaraient. Des pères éperdus cherchaient leurs épouses, des femmes éplorées appelaient leurs enfants. Blessés et malades s'allongeaient dans les fossés, parfois pour y mourir ! »

Cité par Jean-Claude Villegas (dir.), *Plages d'exil. Les camps de réfugiés espagnols en France- 1939*, Dijon, BDIC- *Hispanistica XX*, 1989, p. 217.

Document 4. Dans la presse : *L'Indépendant*, 2 février 1939

« Quand on songe au chemin qu'ont dû parcourir ces malheureux on se demande comment ils ont pu arriver jusqu'à nous avec leurs bagages et ces nuées d'enfants qu'ils traînent après eux... Combien de ces malheureux ont été laissés en route, morts de fatigue ? On ne le saura jamais. »

Cité dans Jacques Saquer, « Janvier 1939 sur la frontière sauvage des Pyrénées-Orientales. Un essai », dans Jean Sagnes et Sylvie Caucanas (dir.), *Les Français et la Guerre d'Espagne*, Perpignan, Université de Perpignan, 1990, p. 175.

Document 5. Dans la presse : *La Dépêche*, 16 février 1939

« On a prétendu que la maladie et la mort [y] sévissaient avec intensité. Or dans le camp de St-Cyprien, qui comprend 8000 à 9000 hommes, il y a eu 9 décès. Dans celui d'Argelès, le nombre de morts s'est élevé à 7. »

Cité dans Jean-Marie Ginesta, « Les camps de réfugiés espagnols dans la presse française de 1939 », dans Jean-Claude Villegas (dir.), *Plages d'exil. Les camps de réfugiés espagnols en France – 1939*, Dijon, BDIC- *Hispanistica XX*, 1989, p. 156.

Document 6. Les archives de l'hôpital Saint-Louis de Perpignan

Les fiches de l'année 1939 correspondent exclusivement à des patients de sexe masculin, adultes pour la plupart, même s'il y a des exceptions comme Juan Rodríguez Estrades : portant le numéro 3, sa fiche n'indique pas la date précise de son arrivée à l'hôpital, mais mentionne qu'il y est « entré avec blessures de mitraille au ventre » et qu'il y est mort le 13 février 1939, âgé de 11 mois[1]. La complétude des rubriques est très variable, depuis les fiches qui déclinent l'ensemble des renseignements énumérés ci-dessus à celles qui sont sommairement remplies, faute d'informations. Une seule fiche (portant le numéro 2) correspond à un individu non identifié : qualifié d'inconnu, il a été trouvé « sans papiers et dans le coma au camp de St Cyprien ». Hospitalisé le 17 février 1939, il décède deux jours plus tard le 19, à 17h, la cause du décès résultant d'un état de « misère physiologique ». Le traitement de ce fichier, qui est en cours, révèle deux situations. Certains réfugiés sont transférés directement sur l'hôpital Saint-Louis depuis la frontière dès les premiers jours de l'exode. Ainsi de Rosendo Riera Vila, âgé de 19 ans, qui décède le 10 février 1939 à 3h15 d'une hémorragie pulmonaire sans que soit indiqué sa date d'entrée à l'hôpital. La plupart des décès répertoriés cependant correspondent à des patients passés par les camps, d'Argelès (dont l'aménagement a commencé le 30 janvier 1939), de Saint-Cyprien qui fonctionne depuis le 7 février, du Barcarès qui a ouvert le 11 février.

1. Archives départementales des Pyrénées-Orientales, 1787 W 10, Fiche personnelle de Rodríguez Estrades Juan. Les exemples qui suivent sont tous issus de ce fichier et renvoient aux fiches nominatives des acteurs mentionnés.

Document 7. La mort anomique : un témoignage

« Un accident impressionnant s'est produit. Une voiture a percuté un pauvre homme, et sa tête est allée heurter un tronc d'arbre. Sa cervelle a été projetée à terre [...]. La veuve et ses deux enfants sont restés à côté du cadavre, horrifiés. Une âme charitable a proposé de les aider. Ensemble ils ont emporté la dépouille et lui ont creusé une tombe dans une clairière, au milieu d'un fourré. Après quoi, ils l'ont enterrée. Sur la sépulture, en guise d'épitaphe, ils ont posé la casquette du défunt sur une caillasse. »

Álvaro de Orriols, *Les Feux du Perthus. Journal de l'exode espagnol*, Toulouse, Privat, 2011 [première édition en espagnol en 1995], p. 187.

1. Depuis la tenue de ce colloque, les résultats d'un travail en cours mené par une équipe de chercheurs catalans ont apporté un éclairage nouveau sur cette question. Voir note 13. Remerciements à Françoise Py-Sougné. [↩]
2. Pour un bilan historiographique récent et synthétique, on renverra en français à François Godicheau, « La guerre civile espagnole, enjeux historiographiques et patrimoine politique », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 127, 2015/3, p. 59-75. [↩]
3. Cet intérêt pour l'épisode de la Retirada s'inscrit dans un mouvement plus général témoignant d'un renouvellement des études sur les migrations sur le modèle de l'ouvrage paru sous la direction de Pierre Milza et Denis Peschanski, *Exils et migration : Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, qu'on retrouve dans la revue *Exils et migrations ibériques aux XX^e^ et XXI^e^ siècles*. Centré sur l'expérience des camps (Marie-Claude Rafaneau-Boj, *Odyssée pour la liberté. Les camps de prisonniers espagnols 1939-1945*, Paris, Éditions Denoël, 1993) ou inscrit dans une histoire de plus longue durée (Geneviève Dreyfus-Armand, *L'exil des républicains espagnols en France : de la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 1999), cet intérêt pour l'exil républicain est au cœur de travaux importants publiés durant la décennie 1990 de l'autre côté de la frontière. Citons : Benito Bermejo Sánchez et Josefina Cuesta Bustillo, *Emigración y exilio : españoles en Francia, 1936-1946*, Madrid, EUDEMA, 1996 ; Alicia Alted Vigil, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Madrid, AEMIC, 1998. [↩]
4. On renverra au travail de la publication *Human Remains and Violence: An Interdisciplinary Journal* (https://manchesteruniversitypress.co.uk/journals/hrv/) ; en Espagne au programme *Las políticas de la Memoria. Subtierro- Exhumaciones de fosas comunes y derechos humanos en perspectica histórica, transnacional y comparada.*, dirigé par Francisco Ferrándiz Martín (https://politicasdelamemoria.org/). [↩]
5. Nos travaux qui se rattachent à l'histoire de la mort, notamment pour l'Espagne contemporaine pour Isabelle Renaudet, constituent notre entrée dans ce sujet. [↩]
6. Privés ou institutionnels. [↩]
7. Sans prétendre à l'exhaustivité et pour rester dans la sphère de l'expérience espagnole de l'internement, citons Geneviève Dreyfus-Armand, Émile Temime, *Les camps sur la plage. Un exil espagnol*, Paris, Autrement, 1995 ; Denis Peschanski, *La France des camps. L'internement, 1938-*

1946, Paris, Gallimard, 2002 ; Magali Rieu, Christine Langé (dir.), *Enllà de la pàtria. Au-delà de la patrie : exil et internement en Roussillon (1939-1948)*, *catalogue des sources iconographiques sur la Retirada et les camps*, Canet, Trabucaire/Archives Départementales des Pyrénées-Orientales, 2011 ; Grégory Tuban, *Les séquestrés de Collioure. Un camp disciplinaire au château royal en 1939*, Perpignan, Mare Nostrum, 2003 ; Grégory Tuban, *Camps d'étrangers. Le contrôle des réfugiés venus d'Espagne (1939-1944)*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2018 ; Anne Boitel, *Des camps de réfugiés aux centres de rétention administrative : la CIMADE, analyse d'une action dans les lieux d'enfermement et de relégation (de la fin des années 1930 au début du XXI^e^ siècle)*, thèse de doctorat en histoire préparée sous la direction de Jean-Marie Guillon, Université d'Aix-Marseille, 2016. [↩]

8. Ces vagues migratoires antérieures à la Retirada reflètent l'évolution des équilibres dans la maîtrise du territoire entre les deux camps. Comme l'indique Denis Peschanski, un premier déplacement de population fait suite à la prise du pays basque à l'été 1936 ; puis « la chute définitive du front nord au second semestre 1937 (juin-octobre 1937) » entraîne un nouvel afflux de réfugiés, basques pour la plupart (environ 125 000 personnes) ; un grand nombre de ces réfugiés retournent toutefois en Espagne, puisque « le solde de ces deux vagues ne laisse sur le territoire français que 35 000 réfugiés » ; au printemps 1938, un certain nombre des 45 000 personnes qui fuient le haut Aragon passe en France. Au total, 40 000 à 45 000 républicains avaient trouvé refuge en France à la fin de l'année 1938 (cité dans Denis Peschanski, *La France des camps…*, *op. cit.*, p. 39). [↩]
9. Paru en 1974 sous le titre « La petite histoire : Argelès 1900-1940 », dans le numéro 21 de la revue *Massana* (p. 119-143), cet extrait est reproduit dans Jean-Claude Villegas (dir.), *Plages d'exil. Les camps de réfugiés espagnols en France – 1939*, Dijon, BDIC- *Hispanistica XX*, 1989, p. 213-218, p. 217 pour la citation. [↩]
10. Cité dans Jacques Saquer, « Janvier 1939 sur la frontière sauvage des Pyrénées-Orientales. Un essai », dans Jean Sagnes et Sylvie Caucanas (dir.), *Les Français et la Guerre d'Espagne*, Perpignan, Université de Perpignan, 1990, p. 165-181. [↩]
11. Le journal est dirigé par Maurice Sarraut, frère du ministre de l'Intérieur, Albert Sarraut. [↩]
12. Cette approche de l'expérience concentrationnaire sur la longue durée se retrouve dans le numéro de la revue *Hispania Nova* consacré à l'exil républicain et les camps de concentration nazis (Olga Glondys, Mario Martín Gijón, Mar Trallero (dir.), « El exilio republicano y los campos de concentración nazis », *Hispania Nova*, n° 1 extraordinario, 2019) notamment dans l'article de Luiza Iordache Cârstea, « Españoles tras las alambradas. Republicanos en los campos franceses, nazis y soviéticos (1939-1956) », p. 19-65. [↩]
13. http://memoria.gencat.cat/web/.content/00_banc_memoria_democratica/fons/cost_huma_GC/Llista-sobre-les-victimes-mortals-a-l-exili.pdf [↩]
14. Jacques Issorel, *Collioure 1939. Les derniers jours d´Antonio Machado*, Perpignan, Mare Nostrum, 2002 [1982] ; Xavier Febrés, *Els últims dies de Machado*, Barcelona, La Mansarda, 2013. [↩]
15. Cité dans Serge Barba, *De la frontière aux barbelés. Les chemins de la Retirada, 1939*, Canet, Trabucaire, 2009, p. 77. [↩]
16. Serge Barba, *De la frontière aux barbelés…*, *op. cit.*, p. 167-168. [↩]
17. Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998. Le témoin historique des guerres du XX^e^ siècle devient « celui qui dit l'histoire pour édifier le monde présent », cité dans Annette Wieviorka, « Le témoin survivant », dans Bruno Cabanes (dir.), *Une histoire de la guerre du XIX^e^ siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2018, p. 720-732. [↩]

18. Sur le documentaire *Les deux mémoires* réalisé par Jorge Semprún en 1972, on pourra consulter le mémoire inédit de l'habilitation à diriger des recherche de Jaime Céspedes, soutenue en 2015 à l'Université de Paris-Ouest Nanterre La Défense (*Représentations littéraires et filmiques de l'Histoire de l'Espagne contemporaine : enjeux idéologiques et identitaires*), intitulé *Les deux mémoires de Jorge Semprún : un documentaire oublié sur la Guerre civile espagnole*, dont est issu une publication récente : *'Las dos memorias' de Jorge Semprún y los documentales sobre la Guerra Civil Española*, Séville, Renacimiento, 2020. Voir aussi les informations disponibles en ligne sur le documentaire à l'adresse suivantehttps://www.cinematheque.fr/catalogues/restaurations-tirages/film.php?id=59381 [↩]

19. http://www.machado-collioure.fr/ [↩]
20. La création en 2008 du *Museu Memorial de l'Exili* (MUME) situé dans la localité frontalière de la Junquera est un marqueur de ces enjeux mémoriaux. Le MUME appartient au réseau des espaces de mémoires catalans (*Espais de Memoria de Catalunya*). Ce réseau est porté par une institution publique dépendant de la *Generalitat de Catalunya*, le *Memorial Democràtic*, créé par la loi 13/2007 du 31 octobre et dédié à la conservation de la mémoire démocratique catalane couvrant la période 1931-1980. Le MUME est associé à différents parcours qui traversent les Pyrénées (*Camins de l'exili*) correspondant aux routes suivies par les réfugiés lors de la Retirada. Ce dispositif mémoriel témoigne de l'inscription très forte de la Retirada dans l'espace local et dans une histoire catalane, la chute de Barcelone ouvrant le processus de l'exode. De par son appartenance institutionnelle, le MUME apparaît comme un lieu de mémoire de la Mémoire démocratique catalane, ce qui tend à reléguer au second plan la dimension espagnole de l'exode avérée par l'origine régionale diversifiée des réfugiés qui traversent la frontière en 1939. [↩]
21. Rudy Ricciotti, associé à un cabinet d'architectes audois. http://www.memorialcamprivesaltes.eu/10-les-ressources-du-site-geographique.htm [↩]
22. On sait que de l'autre côté des Pyrénées, les questions mémorielles mettant en jeu la Guerre civile et la période franquiste sont l'objet de conflits très vifs. Pour une mise en perspective de la notion de mémoire historique dans une dimension transnationale, on se reportera à Josefina Cuesta Bustillo (dir.), *Memoria e historia*, *AYER*, 32/1998 ; du même auteur, signalons *La odisea de la memoria : historia de la memoria en España, siglo XX*, Madrid, Alianza Editorial, 2008 ; de Paloma Aguilar Fernández, *Memoria y olvido de la guerra civil española*, Madrid, Alianza Editorial, 1996 et *Políticas de la memoria y memorias de la política*, Madrid, Alianza Editorial, 2008. En français, on renverra à « Histoire et conflits de mémoire en Espagne », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 127, 2015/3 ; Stéphane Michonneau, « Récupérer la mémoire historique par la loi ? L'impossible justice transitionnelle espagnole », *Parlement[s], revue d'histoire politique*, n° 2020/3, p. 87-105. On notera, côté français, la visite officielle le 24 février 2019 du Premier ministre espagnol, Pedro Sánchez, à trois lieux de mémoire de la Retirada dans le département : la tombe de Machado à Collioure, puis le cimetière des Espagnols et le site du camp d'Argelès. [↩]
23. Sur le modèle des enquêtes orales menées dans les ouvrages de Florence Guilhem, *L'obsession du retour. Les républicains espagnols*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005 ; Patrick Pépin, *Histoires intimes de la Guerre d'Espagne, 1936-2006. La mémoire des vaincus*, Paris, Editions Nouveau Monde, 2006 ; Phryné Pigenet, *Catalans malgré tout. L'exil catalan en France au XX^{e} siècle. Histoire et mémoire*, Canet, Trabucaire, 2017. [↩]
24. Vincent Viet, *La santé en guerre 1914-1918. Une politique pionnière en univers incertain*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2015, p. 99. [↩]

25. Archives départementales des Pyrénées-Orientales (AD PO), inventaire de la série W État des fonds de guerre, 1939-1945, feuillet 76, Hôpital St Louis, 1787 W 10. [↩]
26. Mairie de Collioure, Registre d'état civil, 1938-1940, Acte de décès d'Antonio Machado, 22 février 1939. [↩]
27. Voir les développements de Serge Barba, *De la frontière aux barbelés…*, *op. cit.*, p. 80-90. Un écho médiatique récent dans https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/pyrenees-orientales/perpignan/pyrenees-orientales-petit-village-prats-mollo-se-souvient-retirada-1627283.html [↩]
28. AD PO, 1787 W 10, Fiche personnelle de Roldán Tomás Lázaro [↩]
29. Les carnets de déclaration des gendarmes, qui recueillent les prises de notes des gendarmes pendant leurs enquêtes ou missions, n'ont pas été conservés. Par ailleurs, les registres de correspondance des brigades territoriales de Cerbère (GD 66 E 183), Port-Vendres (GD 66 E 312) et Céret (GD 66 E 192) que nous avons consultés, tout occupés à la gestion des vivants, n'évoquent pas celle des morts, ni même leur comptabilité, à une exception : une note de la Brigade territoriale de Cerbère datée 3 juin 1939 et adressée au chef d'escadron de la compagnie à Perpignan qui donne le chiffre de 17 morts survenues (dont une femme et un enfant) entre le 28 janvier et le 10 février 1939 (GD 66 E 183, fol. 195-197). Notons que certains documents des registres des brigades de Port-Vendres et Céret, qui nous semblent importants, sont illisibles. [↩]
30. Verónica Sierra Blas, « La boîte aux lettres d'Antonio Machado », dans Bruno Bertherat (dir.), *Les Sources du funéraire en France à l'époque contemporaine*, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, 2015, p. 362-365. Spécialiste de l'histoire de la culture écrite, Verónica Sierra Blas a publié notamment un ouvrage sur les sources enfantines de la Guerre civile en 2009, traduit récemment en français : *Paroles orphelines. Les enfants et la guerre d'Espagne*, Rennes, PUR, 2016. [↩]
31. Josep Maria Corredor, « Un grand poète attend son tombeau », *Le Figaro littéraire*, 12 octobre 1957. [↩]
32. Voir sur ce point par exemple l'ouvrage paru sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary, *La Guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, notamment les contributions de Raquel Thiercelin, « Presencia/ausencia de la guerra civil en y a propósito de la novela de José Corrales Egea : *Semana de pasión* », p. 329-341 et Évelyne Martin-Hernandez et Bénédicte Mathios, « Traces, coutures et stigmates de la guerre civile dans la poésie espagnole du dernier quart du XX^{e} siècle », p. 415-429. [↩]
33. Les photographies réalisées entre janvier et février 1939 par le peintre franco-colombien Manuel Moros, installé à Collioure depuis les années 1920, en offrent un exemple. Une série de clichés datant du 5 février 1939, prise à Cerbère, l'un des principaux points de passage de la Retirada, illustre cet épisode fameux. Le catalogue de l'exposition « Février 39. La Retirada dans l'objectif de Manuel Moros » qui s'est tenue du 10 décembre 2008 au 17 janvier 2009 à Perpignan renferme quelques-unes de ces photographies : Grégory Tuban, *Février/Febrer 1939, La Retirada dans l'objectif de Manuel Moros/L'exili dins la mirada de Manuel Moros*, Perpignan, Mare Nostrum, 2008, p. 16-39. Les photographies de Moros font désormais partie des collections du Mémorial du camp d'Argelès-sur-Mer (fonds Jean Peneff). Les Archives départementales des Pyrénées-Orientales possèdent une importante collection de photographies (Magali Rieu, Christine Langé (dir.), *Enllà de la pàtria…*, *op. cit.*). Pour un élargissement à la thématique de l'exil, voir Bruno Cabanes, *Un siècle de réfugiés. Photographier l'exil*, Paris, Seuil, 2019. [↩]

34. Les archives de François Miro (1907-1988) ont été versées aux Archives départementales des Pyrénées-Orientales (voir Magali Rieu, Christine Langé (dir.), *Enllà de la pàtria…*, *op. cit.*, p. 207-249). L'expérience concentrationnaire de Josep Bartolí (1910-1995) a été retracée récemment dans une BD (Aurel, Jean-Louis Milesi, Audrey Rebmann, *Josep*, Montpellier, Les Films d'Ici Méditerranée et l'Usine, 2020) d'après le film *Josep* réalisé par Aurel (2020), et sa famille vient de donner une partie de ses dessins au Mémorial du Camp de Rivesaltes. [↩]
35. On citera notamment le documentaire ethnographique *Mémoires de la Retirada* de Marie Mora Chevais, écrit par Véronique Moulinié et Sylvie Sagnes (© CNRS Images, 2012, 35 minutes). [↩]
36. Francesca Musiani, Camille Paloque-Bergès, Valérie Schafer, Benjamin G. Thierry, *Qu'est-ce qu'une archive du Web ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2019 ; Jean-Philippe Cointet, Sylvain Parasie (dir.), « Enquêter à partir des traces textuelles du web », *Réseaux*, vol. 2-3, n° 214-215, 2019. [↩]
37. Voir par exemple cette journée d'étude expérimentale organisée le 10 décembre 2019 à la MSHS de Poitiers, « Datathon sur les données de la recherche sur la guerre d'Espagne et l'exil républicain espagnol » : https://ecana.hypotheses.org/570 [↩]
38. On renverra entre autres à Élisabeth Anstett, Jean-Marc Dreyfus (dir.), *Cadavres impensables, cadavres impensés. Approches méthodologiques du traitement des corps dans les violences de masses et les génocides*, Paris, Éd. Pétra, 2012 ; Francisco Ferrándiz, *El pasado bajo tierra. Las exhumaciones contemporáneas de la Guerra civil*, Barcelone, Anthropos, 2014. Sur les réflexions concernant l'apport de l'archéologie aux divers contextes mortuaires de la période contemporaine, voir notamment Nicolas Weydert, Stéfan Tzortzis, Anne Richier, Laëtitia Lantéri et Hervé Guy (dir.), *Rencontre autour de nos aïeux. La mort de plus en plus proche. Actes de la 8e Rencontre du Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire, 25-27 mai 2016, Faculté de la Timone, Marseille*, Reugny, Gaaf, 2019. [↩]
39. *Cf* le site en ligne *memoriahistorica* du Ministère de la Présidence, des relations avec les Cortes et de la Mémoire démocratique. L'établissement de cette cartographie résulte de l'application de l'article 12.2 de la loi sur la Mémoire historique (Ley 52/2007 du 26 décembre), https://mapadefosas.mjusticia.es/exovi_externo/CargarInformacion.htm [↩]
40. Notamment Michel Vovelle, Régis Bertrand (dir.), *La Ville des morts. Essai sur l'imaginaire urbain contemporain d'après les cimetières provençaux*, Paris, CNRS, 1983. [↩]
41. Sur cette thématique, voir notamment Luc Capdevila et Danièle Voldman, *Nos Morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre*, Paris, Payot, 2002. [↩]
42. Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1953, p. 428. [↩]
43. *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*. La quasi totalité des articles portant sur l'« archéologie de la mort » (expression empruntée au sommaire thématique de la revue) ont été écrits par Pierre-Yves Balut. Les enquêtes de terrain sont combinées à une volonté de théorisation. Voir par exemple Pierre-Yves Balut, « Fréquenter Dieu et les morts », dans Florence Journot, Gilles Bellan (dir.), *Archéologie de la France moderne et contemporaine*, Paris, La Découverte, 2011, p. 140-159. [↩]
44. Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1987. [↩]

Auteur/autrice : Bruno Bertherat et Isabelle Renaudet

Bruno Bertherat est maître de conférences en histoire contemporaine à Avignon Université et membre du Centre Norbert Elias. Ses recherches portent sur l'histoire de l'identification, de la médecine légale et du crime, du cadavre et des pratiques funéraires en France. Publications récentes : (comme directeur) Les Sources du funéraire en France à l'époque contemporaine, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, coll. En-jeux, 2015, 398 p. « Mort et vie des cimetières contemporains en France », in Gaëlle Clavandier et François Michaud Nérard dir., Les cimetières : que vont-ils devenir ? À partir d'une enquête en Normandie, en France et ailleurs, Paris, Hermann, hors coll. Les colloques Cerisy, 2019, p. 73-86. « La tombe de Jeanne (1877-). Histoire et archéologie », Revue d'histoire du XIXe siècle, « Histoire et archéologie : que faire du XIXe siècle ? », n° 58, 2019/1, p. 21-40. Isabelle Renaudet est Professeure d'histoire contemporaine à l'Université d'Aix-Marseille, ancien membre de la Casa de Velázquez, membre de l'UMR 7303 du CNRS-TELEMMe. Sa recherche se rattache à l'histoire de l'Espagne. Ses travaux actuels s'inscrivent dans le champ de l'histoire de la médecine et de la santé, de l'histoire de la mort et de la gestion du corps mort. Publications : Carol Anne, Renaudet Isabelle (dir.), La mort à l'œuvre. Usages et représentations du cadavre dans l'art, PUP, Aix-en-Provence, 2013. Isabelle Renaudet, « Corbillards et pompe funèbre en Espagne (fin XIXe-milieu du XXe siècle). La collection de corbillards du cimetière de Montjuïc », Elisabeth Belmas, Serenella Nonnis-Vigilante (dir.), L'orchestration de la mort. Les funérailles des temps modernes à l'époque contemporaine, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 189-206. Isabelle Renaudet, « Pratiques médicales, pratiques sociales autour du corps embaumé dans l'Espagne du XIXe siècle », Carol Anne (dir.), Hygiène du cadavre, Revue Histoire, médecine et santé, n° 16, hiver 2019, p. 19-40. Afficher tous les articles par Bruno Bertherat et Isabelle Renaudet

---

Bruno Bertherat et Isabelle Renaudet / 1 décembre 2021 / Retirada / Anonimato, Anonymat, Morts, Muertos, Retirada /

Un carnet de recherche proposé par Hypothèses - Ce carnet dans le catalogue d'OpenEdition - Politique de confidentialité
Flux de syndication - Crédits - ISSN 2610-413X
Les Éditions Universitaires d'Avignon / Fièrement propulsé par WordPress